

Jacson fut fier de montrer au cours d'un repas sa connaissance générale de l'anatomie. Avec un couteau bien aiguisé, un poulet rôti semblait se découper presque tout seul dans ses mains.

Pourquoi Klement fut-il tué ? Trotsky pensait que c'était parce qu'il était tombé sur une information de la plus grande importance concernant le Guépéou. L'identité d'un provocateur, peut-être la preuve que le Guépéou assassina Léon Sedov et était en train de préparer l'assassinat de Trotsky.

Jacson connaissait David Alfaro Siqueiros, le dirigeant de l'attentat du 24 mai. Jacson déclara au juge Trujillo que, « par hasard », il donna à Sylvia Ageloff comme son adresse de travail à Mexico une maison nommée « Ermita » qui était fréquentée par David Alfaro Siqueiros.

Il est facile maintenant de reconstituer ce qui se passa la nuit du 24 mai. Jacson sonna pendant que Harte était de garde. Harte demanda de qui et de quoi il s'agissait. « C'est Jacson ; j'ai un message de la plus grande importance. » Harte, qui connaissait Jacson comme l'assassin le reconnut lui-même, ouvrit la porte, la retenant par le verrou de sûreté. Il vit Jacson, qu'il reconnut comme un ami de la maison. Il vit les agents du Guépéou déguisés en policiers mexicains, les prit pour de vrais policiers, et ouvrit la porte.

C'est la raison pour laquelle Harte fut tué. Il aurait pu identifier l'agent du Guépéou qui le trompa à la porte. Cette partie de l'attentat du 24 mai, l'une des plus mystérieuses, peut maintenant être considérée comme résolue. De même, Jacson peut être considéré comme le mystérieux « Juif français » qui parlait l'espagnol avec un fort accent français, qui donna des ordres à Siqueiros, qui arriva dans une Packard noire immatriculée de New-York, qui paya les participants à l'attentat du 24 mai.

Nous pouvons imaginer la scène qui se passa au quartier général du Guépéou à New-York lorsque Jacson revint faire son rapport sur l'échec de l'attentat du 24 mai :

« Retournez et finissez vous-même le travail ; ou alors... »

LA REACTION DEVANT LA MORT DE TROTSKY

L'indignation et la douleur se répandirent dans la classe ouvrière mondiale après l'annonce de l'assassinat de Trotsky par Staline. Des télégrammes et des lettres parvinrent par centaines de tous les pays où la censure permit leur passage. L'une après l'autre, les organisations ouvrières du Mexique passèrent des résolutions condamnant le meurtre de Trotsky par le Guépéou.

Le président Lazaro Cardenas publia une déclaration cinglante dénonçant les auteurs du meurtre, les appelant des « agents d'une puissance étrangère » et des « traîtres » au Mexique.

Seuls les amis et les agents du Guépéou restèrent silencieux ou essayèrent d'insinuer que les « aveux » de Jacson correspondaient à la vérité. *El Popular*, le journal de Lombardo Toledano, par exemple, publia la déclaration de l'assassin de Trotsky en première page, avec le titre suivant : « Aveu sensationnel de l'assassin de Léon Trotsky. Il lance de terribles accusations contre le chef décédé de la IV^e Internationale. » Ce fut la version la plus importante que *El Popular* donna de l'assassinat, étant donné qu'il n'est en fait qu'un organe du Guépéou.

D'une manière plus prudente, *El Popular* exprime les mêmes sentiments envers Trotsky que David Serrano devant le juge Trujillo. Serrano, membre du bureau politique du parti communiste mexicain et supposé être le représentant du Guépéou dans cet organisme, fut arrêté en liaison avec l'attentat du 24 mai. Ce fut lui qui commanda les uniformes de police qui servirent de déguisement aux assaillants. C'est sa femme qui fut l'une des espionnes qui séduisirent les policiers de garde à la maison de Coyoacan.

« La III^e Internationale est opposée au terrorisme individuel,

déclara cyniquement Serrano à l'interrogatoire du juge Trujillo, mais je ne serais pas fâché qu'il arrive quelque chose à Trotsky. »

« Vous rendez-vous compte qu'une déclaration de ce genre peut aller contre vous dans votre cas ? » demanda le juge étonné.

« Je m'en rends compte, mais c'est ce que je pense. »

Ceci se passait le 1^{er} août, moins de trois semaines avant l'assassinat. C'était l'ordre du représentant du Guépéou de finir le travail.

Parmi ceux qui travaillaient pour le compte du Guépéou dans la campagne contre Trotsky se trouve Frank Jellinek. Connu depuis longtemps comme étant pour le moins un sympathisant très proche des staliniens, cet homme vint au Mexique à la fin de 1937. Il essaya de voir Trotsky, mais ne fut pas admis. Plus tard, il vint à la Conférence de presse que Trotsky donna après le verdict de la commission Dewey, selon lequel il était innocent des accusations portées contre lui au cours des procès de Moscou. Jellinek vint avec son ami Frank Kluekhohn et dut être rappelé à l'ordre par Trotsky en raison du scandale qu'il provoquait. Vu fréquemment en compagnie de dirigeants staliniens au Mexique, il écrivit des rapports sur l'attentat du 24 mai, conformes à la thèse du Guépéou. Beaucoup plus significatif dans le cas de Jellinek est le rôle qu'il joua lorsque Trotsky comparut devant la chambre de justice de Coyoacan pour répondre à des questions de l'avocat de Serrano, Pavon Flores. Bien que Flores soit un membre du bureau politique du parti communiste mexicain et l'un de ceux qui y restèrent après « l'épuration » de mars, qui préparait l'attentat du 24 mai, il consulta Jellinek dans la salle si fréquemment que cela donna à Jellinek l'allure de quelqu'un ayant la plus grande autorité.

Après le meurtre de Trotsky, Jellinek écrivit un rapport dans *P. M.*, qui tentait de grossir la description faite par Jacson de fractions se combattant violemment dans la IV^e Internationale jusqu'à en faire l'origine de l'assassinat. Jellinek déclara que « des fractions concurrentes sont maintenant en train de se disputer le corps de Trotsky ». Quelles fractions concurrentes ? Celles de James P. Cannon et d'Albert Goldman ! (*P. M.*, 23 août.)

La défense du Guépéou par Jellinek est aussi stupide que les « aveux » de Jacson. La main qui devient habile pour le maniement du pic perd sa dextérité lorsqu'elle a à manier une plume.

LES DERNIERS JOURS EN COMPAGNIE DE TROTSKY

Pendant les travaux transformant la maison en forteresse, Trotsky se promenait souvent dans le patio, suggérant des changements ou des améliorations. Cependant, il n'était pas heureux d'avoir à vivre dans un tel cadre. Il me disait souvent : « Cela me rappelle la première prison où j'ai été enfermé, à Kirghizan. Les portes résonnaient de la même manière lorsqu'elles se fermaient. Ce n'est pas une maison ; c'est une prison médiévale. »

C'était en fait une prison. Trotsky était forcé de vivre entre ces murs de vingt pieds de haut comme s'il subissait une peine dans une prison tsariste.

Un jour, il me surprit en train de regarder les nouvelles tours. Ses yeux brillaient comme ils avaient coutume de faire lorsqu'il souriait de cette manière chaude et intime, avec le coup d'œil et le signe de tête qu'il avait pour mettre quelqu'un dans ses confidences.

« Belle civilisation que nous avons, pour être encore forcé de faire de telles constructions », dit-il, levant les sourcils avec bonne humeur.

« Oui, répondis-je — ce n'était pas la première fois qu'il me faisait cette remarque — de telles constructions pour en venir à un système économique organisé d'une manière rationnelle. »

« Avoir à passer toute une vie là-dessus ! »

Le chaud soleil mexicain éclairait ses traits d'aigle et faisait ressortir ses cheveux blancs broussailleux sur le fond noir des vignes derrière lui. Ses yeux ne me regardaient plus, mais contemplaient les